



## LE SENS D'« ENVIRONNER » ET L'IDÉE DE NATURE DANS UN SONNET DE DU BELLAY

Thomas MURPHY (New College, University of Oxford)

Le premier vers du sonnet XXXII de *L'Olive augmentée* aurait de quoi nous étonner. Dans ce recueil de 1550, Joachim Du Bellay, encore dans sa première jeunesse poétique, livre une réflexion horatienne en vêtement arétin sur la fuite du temps. *Topos* peu surprenant chez le jeune poète. Or, c'est par la juxtaposition de deux mots, dans un rapport devenu si familier à nos yeux modernes, que le poète fait un pas exceptionnel :

Tout ce, qu'icy la Nature environne,  
Plus tost il naist, moins longuement il dure.  
Le gay printemps s'enrichist de verdure,  
Mais peu fleurist l'honneur de sa couronne.<sup>1</sup>

C'est ici (serait-ce la première fois dans l'histoire littéraire ?) que le mot « Nature » se trouve associé à cette action d'« environner », et par extension à l'idée d'« environnement ». Si par la tournure de cette phrase le poète semble nous parler en notre langue, cette nouveauté devrait toutefois remettre en question l'association préalable que ces deux mots ont pour nous en tant que lecteurs de ce sonnet au XXI<sup>e</sup> siècle. La question qu'il nous faudrait poser est la suivante : à quoi renvoie cette notion d'*environner* au moment où le poète a composé ce poème ? Une question qui nous mènera à une autre : comment est-ce que cette notion peut nous aider à circonscrire l'idée de nature telle qu'évoquée dans le sonnet ? Telles sont les questions auxquelles cet article tentera de répondre en se fondant sur une étude de lexicologie historique. Car, en suivant l'usage du verbe *environner* dans les dictionnaires, chez les poètes ou bien les traducteurs du XVI<sup>e</sup> siècle, nous nous rendrons compte d'une immense distance à franchir entre l'image poétique de Du Bellay et la conception moderne d'une *nature* qui *environne*. Par-delà sa familiarité, cette image de la nature, tout en anticipant la nôtre, nous est étrangère. Cet article, s'intéressant au lexicologie de la Renaissance, sera donc une mesure de la distance entre ces deux idées dans le cadre restreint du microcosme qui est le sonnet renaissant. Dans un premier temps, nous nous attarderons sur le sens, ou les sens possibles, du verbe *environner* et son rapport à la notion de nature à la Renaissance, un rapport qui suppose une certaine cosmologie. Ensuite, nous proposerons une lecture du sonnet à partir de cette cosmologie déterrée. En remontant aux sources du poème, nous serons confronté, comme souvent chez nos auteurs du XVI<sup>e</sup> siècle, à un remaniement manifeste d'un passage antique, de Cicéron dans ce cas, bien connu des contemporains du poète<sup>2</sup>. Si le philosophe romain lègue au poète renaissant le fonds d'une réflexion (pour ne pas dire *traduction*) de ce que peut la nature, de ses limites vis-à-vis de l'esprit humain, celui-ci en façonne une image poétique dont les échos se font entendre jusqu'à nos jours.

<sup>1</sup> Joachim Du Bellay, *L'Olive augmentée depuis la première édition (1550)*, *Œuvres complètes*, vol. 2, éd. Marie-Dominique Legrand, Michel Magnien, Daniel Ménager et Olivier Millet, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 179.

<sup>2</sup> Il s'agit d'un bref passage des *Tusculanes* (V, 13) dont on n'a pas encore noté l'influence chez Du Bellay, comme nous le montrerons dans les pages suivantes.



## LE SENS DE NATURE

Avant de commencer, un constat s'impose, qui ne sera pas sans conséquence pour notre étude : le mot « nature » ne signifie pas à la Renaissance, et n'a peut-être pas désigné jusque bien plus tard, « [l]e monde physique avec ses aspects divers, mers, montagnes, bois, champs, rivières, par opposition aux villes. » Une telle définition ne se trouve dans le *Dictionnaire de l'Académie française* qu'à partir de 1935<sup>3</sup>. Il n'y a aucun dictionnaire au XVI<sup>e</sup> siècle qui en donne une définition semblable. Le dictionnaire le plus répandu, non seulement en France mais aussi dans toute l'Europe, est celui d'Amboise Calepin, publié pour la première fois en Italie en 1502<sup>4</sup>. Citons le lemme *natura* dans la version de ce dictionnaire augmentée par le plus grand lexicographe français de l'époque de Du Bellay, Robert Estienne :

*Natura*. On l'appelle ainsi du fait qu'elle fait naître quelque chose. *phusis*. Car nous ne trouvons aucune autre cause de ses propriétés au-delà du fait que ce fut disposé ainsi de nature, c'est-à-dire, il parut bon à la nature. Certains l'ont appelée le Dieu par lequel toutes les choses furent créées : ¶Parfois on l'utilise pour désigner la force, l'énergie innée de quelque chose et sa puissance, d'où nous parlons des *natures* des arbres et des plantes. ¶Parfois pour l'habitude et l'activité. ¶Nature s'entend aussi au sens de la disposition du corps. ¶Nous disons *satisfaire à la nature* et *céder à la nature* pour mourir. ¶Et, *tomber dans la nature des choses*, dit Quintilien (comme Budé l'a observé) est parfois utilisé pour dire « se passer ». ¶Parfois nature s'entend aussi au sens des parties genitales des hommes et des femmes, ce qui est aussi appelé *phusis* par les Grecs. ¶La nature est également la différence particulière d'une espèce, qui donne forme à chaque chose, et est définie par les philosophes comme suit : La nature est l'origine du mouvement, venant d'elle-même et non pas d'un accident. ¶La quinte-nature [i.e. quintessence].

*Natura, ae, Dicta est ab eo quod aliquid nasci faciat. φύσις. cuius proprietatum causam aliam nullam inuenimus, praeterquam quod ita natura comparatum sit, id est visum sit naturae. Hanc quidam Deum esse dixerunt, a quo omnia sunt creata. [...] ¶Ponitur interdum pro vi, & ingenita rei alicui virtute, & potentia : vnde arborum atque herbarum Naturas dicamus. [...] ¶Interdum pro more & industria. [...] ¶Natura etiam accipitur pro corporis habitu. [...] ¶Naturae satisfacere, & naturae concedere dicimus pro mori. [...] ¶Et, In rerum naturam cadere, dixit Quintilianus, (vt notauit Budaeus) pro interdum accidere. [...] ¶Aliquando etiam Natura accipitur pro genitalibus, tam virilibus, quam foemineis, quae & a Graecis dicitur φύσις. ¶Natura item est specifica differentia, quae vnique rei formam dat diffiniturque a philosophis sic, Natura est motus principium, secundum se, & non per accidens [...] ¶Quinta natura. [...]»<sup>5</sup>*

<sup>3</sup> Voir « nature », *Dictionnaire de l'Académie française, huitième édition*, t. 2, Paris, Hachette, 1935.

<sup>4</sup> Nous traduisons toutes les citations latines sauf indication contraire. Voir Ambroise Calepin, *Dictionarium, Rhegium Lingobardiae*, Dionysius Berthocus, 1502, n. p. Ann Blair constate que le dictionnaire de Calepin était « the dominant dictionary and the single most widely printed reference book in the early modern period » et connu « 165 editions in the sixteenth century ». Voir *Too Much to Know: Managing Scholarly Information before the Modern Age*, New Haven, Yale University Press, 2010, p. 122.

<sup>5</sup> *Ambrosii Calepini Dictionarium, quarto & postremo ex R. Stephani Latinae linguae Thesaurο auctum*, [Genève], Robert Estienne, 1552, fol. 41r. Sur l'histoire de cette édition, qui supplémenté le dictionnaire de Calepin à



Prenant en compte la première définition étymologique du mot *natura* (nous avons supprimé les exemples sous chaque définition, qui ne sont, bien sûr, pas sans intérêt), nous y trouvons neuf définitions du terme. Aucune d'entre elles ne correspond au « monde physique » ; on n'y trouve la création que dans la force qui lui donne naissance, parfois dotée d'un support physique<sup>6</sup>. Bien que les dictionnaires ne soient pas les garants absolus du sens, loin de là, ce lemme est néanmoins le fruit d'un effort de pourvoir le lecteur de tout sens du terme nécessaire à la lecture de bons auteurs et, par conséquent, convenable à la composition en latin. Il nous fait voir le cadre lexical dans lequel écrivaient les poètes dont les innovations naissent sous le signe de l'Antiquité.

Restons encore un moment sur le début du sonnet, qui donnera la clé de lecture pour ce qui suit. Cette « Nature » dont parle l'Angevin est ici la personnification de la force créatrice du monde ; c'est celle qui « fait naître quelque chose » (*quòd nasci aliquid faciat*), la « divinité autrice de tout mouvement et du changement des choses inférieures » (*Genium omnis motus & vicissitudinis harum infimarum rerum auctorem*) et « l'ouvrière du monde pleine d'art, ordonnatrice et pourvoyeuse de tous les avantages et convenances » (*Artificiosa planè artifex ipsius mundi natura, consultrix & prouida vtilitatum opportunitatúmque omnium*)<sup>7</sup>. C'est la nature telle que décrite dans *Gargantua* : « ... dieu seul peult faire choses infinies. Nature, rien ne fait imortel : car elle met fin et periode à toutes choses par elle produictes. Car *omnia orta cadunt etc.* »<sup>8</sup>. Comme chez Rabelais, la sphère d'influence de la nature est explicitement délimitée dans le sonnet : toute chose qui est née sous sa puissance (« plus tost il naît »), dont le printemps est la saison emblématique, meurt selon ses lois (« moins longuement il dure »). Cette association entre nature et naissance rappelle la définition par dérivation du mot « nature » déjà remarquée dans le dictionnaire de Calepin cité en amont. Dans cette même figure étymologique nous retrouvons une tournure qui a une longue histoire dans la poésie française, rappelant sans cesse le rapport notionnel entre *natura* et le verbe *naître*.<sup>9</sup>

Si ce lien entre nature et naissance est bien établi dans la poésie du XVI<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas de rapport préalable entre « nature » et l'action d'« environner ». Car le verbe *environner* s'utilise, surtout, dans deux contextes, dont le premier et principal est militaire. Dans le *Dictionnaire francoislatin* (1539) de Robert Estienne, l'imprimeur humaniste nous livre les

---

l'aide du *Thesaurus* de Robert Estienne, voir Martine Furno, « Le mariage de Calepin et du Thesaurus, sous l'olivier de Robert Estienne, à Genève, en 1553 », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LXIII-3, 2001, p. 511-32.

<sup>6</sup> Sur les sens du mot *natura* dans les dictionnaires du XVI<sup>e</sup> siècle, voir Thomas Murphy, « Définir la nature à la Renaissance. Le monde et le sexe dans l'atelier du lexicographe », *Albineana*, n° 34 « Présence et paradigmes du monde naturel (fin XVI<sup>e</sup>-début XVII<sup>e</sup> siècles) », dir. Cécile Huchard, 2022, p. 25-47.

<sup>7</sup> Voir Robert Estienne, *Dictionarium seu Latinæ linguæ Thesaurus... Editio secunda*, Paris, Robert Estienne, 1543, fol. 943r. Estienne trouve cette définition très probablement chez Servius (voir *in Georg.* II.49) ; Biesius, *De natura*, Anvers, Philippus Nutius, 1573, fol. 4 ; Estienne, *op. cit.*, fol. 943r, d'après Cicéron (voir *De natura deorum* II.22).

<sup>8</sup> Rabelais, *Gargantua* [XX], *Œuvres complètes*, édition de Mireille Huchon, Paris, Gallimard, 1995, p. 55. Rabelais semble paraphraser ici une maxime de Salluste : *omniaque orta occidunt et aucta senescunt*. Voir Salluste, *Iugurtha* [II], éd. L. D. Reynolds, Oxford, Oxford University Press, 1991, p. 54.

<sup>9</sup> Voir, par exemple, Du Bellay, « Satyre de Maistre Pierre du Cuiquet sur la Petromachie de l'Université de Paris » [v. 279-284], *Œuvres poétiques*, V, éd. Henri Chamard, Paris, Hachette, S.T.F.M., 1923, p. 249 : « Bref, pour nous dire tout mon aistre, / La nature ne m'a fait naistre / Tant seulement de double vie, / Comme un animal amphibie[.] » ; Pierre de Ronsard, *Continuation du Discours des Miseres de ce Temps* [v. 2], in *Œuvres complètes*, tom. XI, éd. Paul Laumonier, Paris, Librairie Marcel Didier, S.T.F.M., 1946 [2009], p. 35 : « Si moy, que la nature a fait naistre François » ; Philippe Desportes, « Élégie V » [v. 13-14], *Les Premières Œuvres*, éd. François Rouget et Bruno Petey-Girard, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 383 : « Un cueur noble et gentil sans amour ne peut estre : / Car avecques l'amour nature l'a fait naistre » ; On trouve cette figure déjà dans le *Roman de la rose* : voir *Le Roman de la Rose* [v. 19486-87], t. III, éd. Félix Lecoy, Paris, Honoré Champion, 1970, p. 85 : « ...don Nature est officiaus, / qui toutes choses a fet nestre ».



équivalents suivants en latin : *ambire* (« entourer »), *cingere* (« ceindre »), *circulare* (« former un cercle autour »), *circunstaré* (« se tenir autour »), *circundare* (« entourer »), *circunuenire* (« envelopper »), *intersepire* (« obstruer »), *obire* (« aller autour »), *obsidere* (« assiéger »), *redimire* (« encercler »). Les exemples français qui suivent ne laissent aucun doute sur l'usage et la première connotation du verbe : « Enuironner un arbre de cordes », « Enuironner & enserrer aucung », « Enuironner & assaillir une armee de toutes pars », « Enuironner de rempars & assieger une uille », « Estre environné d'espies & d'embusches »<sup>10</sup>. Le lexicographe anglais Randle Cotgrave définit le verbe et le substantif « environnement » pareillement dans son dictionnaire français-anglais de 1611<sup>11</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, *environner* c'est donc premièrement *entourer quelque chose à un tel point qu'il tombe dans le pouvoir de ce qui l'environne*. L'action qui suit ce verbe logiquement est de mettre en déroute. C'est dans ce sens que Montaigne l'emploie dans son chapitre « Des Cannibales », où il est question du dernier combat d'Ischolas, commandant des Lacédémoniens : « Car, estant tantost *environné* de toutes parts par les Arcadiens, apres en avoir fait une grande boucherie, luy et les siens furent tous mis au fil de l'espee »<sup>12</sup>. À relire les premiers vers du sonnet XXXII à la lumière de ce premier sens du mot, nous nous retrouvons face à une idée de nature assez péjorative. On pourrait presque comprendre ainsi les deux premiers vers : « Tout ce, qu'icy la Nature *assiège* / plus tost il naist, moins longuement il dure ». Non pas « mère » mais « marâtre » serait cette Nature, dans laquelle nous serions tenté de lire un mépris du monde matériel qui va dans le sens d'un platonisme renaissant<sup>13</sup>.

#### « ENVIRONNEMENT » COSMIQUE ET NATURE DU MONDE

Mais c'est surtout le second usage du verbe qui nous mènera au plus près du sens de Du Bellay. En dehors du contexte militaire, le verbe *environner* s'emploie pour parler des divisions de l'espace géographique, souvent dans le cas des étendues d'eau : « L'eau enuironne ce lieu la, *Claudit aqua illum locum* », « Il est environné de la mer, *Circumfunditur mari* », « Fleuve enuironnant une uille, *Circunfluens amnis oppidum, vel Obiens* »<sup>14</sup>. Jacques LeFèvre d'Étaples se sert de ce verbe pour traduire le mot latin *circuit* (« entoure », « enferme ») à plusieurs reprises dans la Genèse quand il s'agit des fleuves : « Et ung fleuve yssoit du lieu de volupte / por arrouser paradis : lequel dissec est diuise en quatre chiefs[.] A lung est nom Physon. Cest celuy qui *enuironne* toute la terre d'Euilath la ou croist lor : et lor de ceste terre est tresbon. »<sup>15</sup> Dans de tels exemples, l'on voit que le verbe « environner » s'emploie au sens

<sup>10</sup> Robert Estienne, *Dictionnaire Francoislain, contenant les motz & manieres de parler Francois, tournez en Latin*, Paris, Robert Estienne, 1539, p. 183.

<sup>11</sup> Voir Randle Cotgrave, *A Dictionarie of the French and English Tongues*, Londres, Adam Islip, 1611 : « Environner. To inuiron, incompassé, begird, inclose, hedge or hemme in, on all sides », « Environnement : m. An incompassing, inuironning, inclosing round about ».

<sup>12</sup> Voir *Les Essais*, éd. Villey-Saulnier, Paris, P.U.F., 2004, p. 212. Montaigne utilise ce verbe de la même manière dans l'« Apologie de Raimond Sebond » (II, 12), p. 480 et dans « Des Coches » (III, 6), p. 912. Montaigne l'emploie une fois pour signifier *couvrir entièrement* dans « De l'Incommodité de la Grandeur » (III, 7), p. 919.

<sup>13</sup> Dans le fameux incipit de la *Deffence* (1549), le poète commence ainsi : « Si la Nature (dont quelque Personnage de grand' renommée non sans rayson a douté, si on la devoir appeler Mere, ou Maratre) eust donné aux Hommes un commun vouloir... ». Du Bellay, *Deffence, et Illustration de la langue Françoise, Œuvres complètes*, vol. 1, éd. Francis Goyet et Olivier Millet, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 19.

<sup>14</sup> Robert Estienne, *Dictionnaire Francoislain*, p. 183.

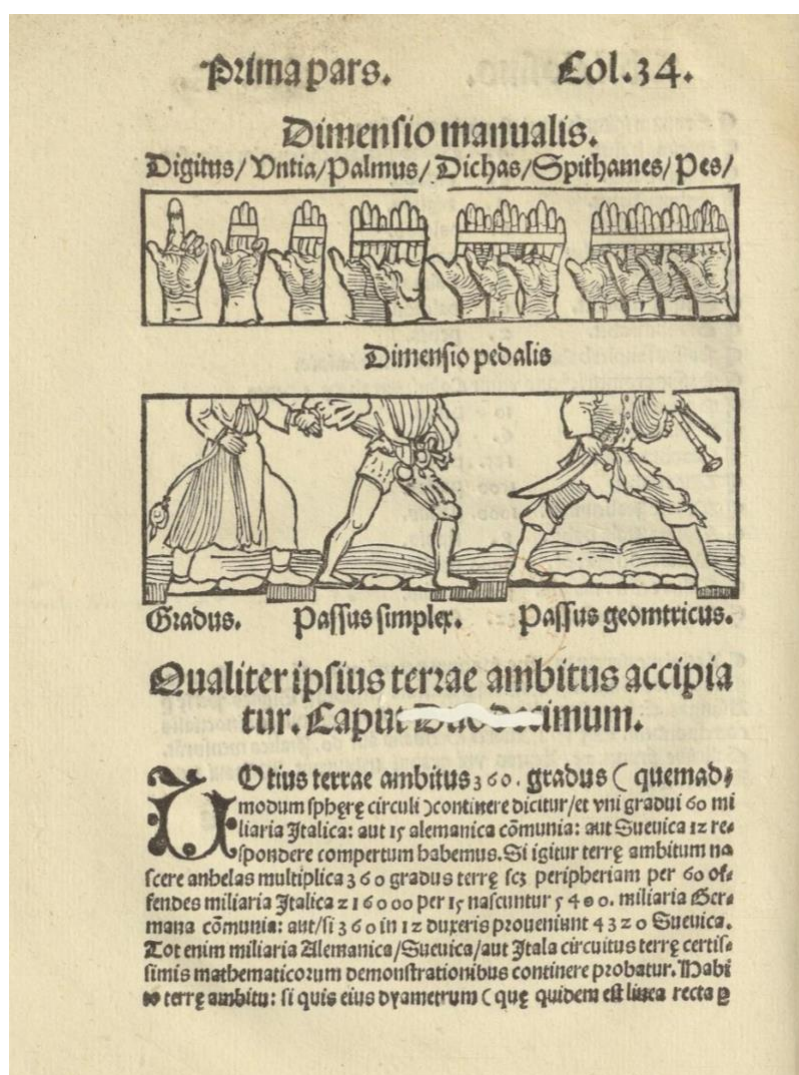
<sup>15</sup> Jacques LeFèvre d'Étaples, *Sainte Bible en francoys / translatee selon la pure et entiere traduction de saint Hierosme...*, Anvers, Martin Lempereur, 1530, fol. 4. Pour comparaison, voir *La Genèse* [2, 10-12], *Biblia Sacra Vulgata, Editio quinta*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 2007, p. 6 : *et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad inrigandum paradysum qui inde dividitur in quattuor capita [;] nomen uni Phison ipse est qui circuit omnem terram Evilat ubi nascitur aurum et aurum terrae illius optimum est.*



d'entourer complètement, presque au sens d'enfermer ou d'isoler, comme une île « environné[e] de la mer » (*circumfunditur mari*)<sup>16</sup>.

Supposer que la nature, cette force créatrice immatérielle, *environne* le monde matériel comme l'océan encercle une île nous demande un changement non seulement de sens mais aussi d'échelle. Cela requiert d'aller des étendues d'espace au monde physique entier — car c'est bien le tout du monde terrestre dont parle notre poète — et donc de passer d'un *environnement* (au sens de l'action d'*environner*) géographique à un environnement du monde entier. Dans le sonnet, il sera question d'un environnement qui n'est pas visible, mais accessible seulement par le biais de l'imagination.

Un tel saut d'échelle est effectué dans le très célèbre *Liber cosmographicus* de Petrus Apian, dont l'édition princeps date de 1524.



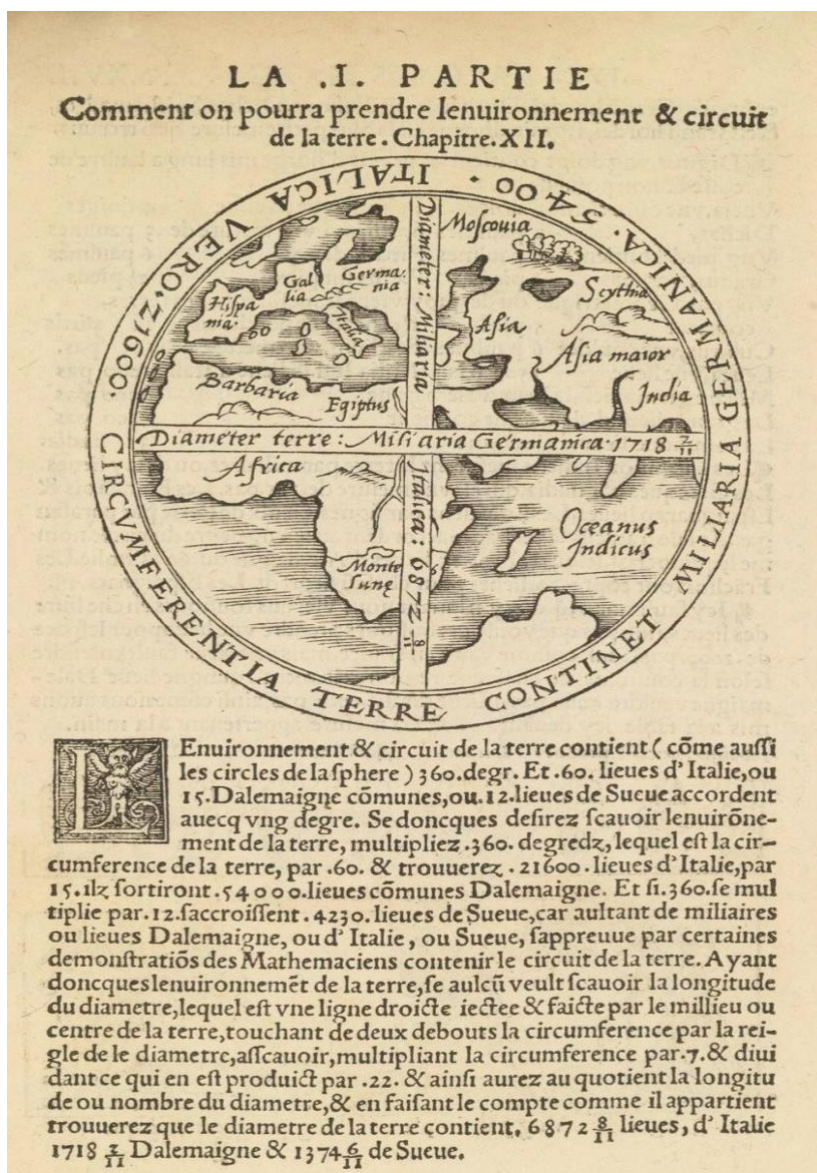
Petrus Apian, *Cosmographicus Liber*, p. 34. Source : Gallica.

Dans le douzième chapitre de son manuel de cosmographie, Apian passe de ce qui peut être mesuré avec les mains (*dimensio manualis*) ou les pieds (*dimensio pedalis*) au calcul de la circonférence du globe, pourvoyant le lecteur étourdi d'une table de conversion et des

<sup>16</sup> Robert Estienne, *Dictionnaire Francoislain*, p. 183.



gravures<sup>17</sup>. Le chapitre, tel que rendu par son premier traducteur français, commence ainsi : « L'Environnement et circuit de la terre contient (comme aussi les cercles [sic] de la sphere) 360. Degr. Et .60. lieues d'Italie, ou 15. Dalemagne communes, ou .12. lieues de Sueue accordent avecq vng degre » (*Totius terræ ambitus 360 gradus (quemadmodum sphæræ circuli) continere dicitur, & vni gradui 60. miliaria Italica, aut 15. alemanica communia, aut Sueuica 12. respondere compertum habemus*)<sup>18</sup>.



**L**Environnement & circuit de la terre contient (cōme aussi les cercles de la sphere) 360. degr. Et .60. lieues d'Italie, ou 15. Dalemagne cōmunes, ou .12. lieues de Sueue accordent avecq vng degre. Se doncques desirez scauoir l'environnement de la terre, multipliez .360. degredz, lequel est la circumference de la terre, par .60. & trouuez .21600. lieues d'Italie, par 15. ilz sortiront .54000. lieues cōmunes Dalemagne. Et si .360. se multiplie par .12. s'accroissent .4230. lieues de Sueue, car aultant de miliaria ou lieues Dalemagne, ou d'Italie, ou Sueue, s'appreue par certaines demonstratiōs des Mathemaciens contenir le circuit de la terre. Ayant doncques l'environnement de la terre, se aulcū veult scauoir la longitude du diametre, lequel est vne ligne droicte iectee & faicte par le millieu ou centre de la terre, touchant de deux debouts la circumference par la reigle de le diametre, asscauoir, multipliant la circumference par .7. & diuidant ce qui en est produict par .22. & ainsi auez au quotient la longitude de ou nombre du diametre, & en faisant le compte comme il appartient trouuez que le diametre de la terre contient, 6872  $\frac{8}{11}$  lieues, d'Italie 1718  $\frac{2}{11}$  Dalemagne & 1374  $\frac{6}{11}$  de Sueue.

(La Cosmographie de Pierre Apian, fol. 17v. Source : gallica.bnf.fr)

<sup>17</sup> Voir Petrus Apian, *Cosmographicus Liber Petri Apiani Mathematici studiosè collectus*, Landshut, Johannes Weysenburgers, 1524, p. 34. Sur la dimension globale/locale de l'espace chez Apian, voir Tom Conley, « The Apian Way », *An Errant Eye: Poetry and Topography in Early Modern France*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011, p. 53-79.

<sup>18</sup> La *Cosmographie de Pierre Apian, libure tresutile, traictant de toutes les regions & pays du monde par artifice Astronomicque, nouvellement traduit de Latin en François*, Anvers, Gregoire Bonte, 1544, fol. 17v. Voir aussi Petrus Apian, *Cosmographicus Liber...* op. cit., p. 34.



Le traducteur anonyme de l'édition bâloise traduit donc doublement, rendant le mot *ambitus* par « L'Environnement et circuit »<sup>19</sup>. Si c'est tentant d'y voir une certaine gêne de la part du traducteur (peut-être au fait même d'utiliser le mot *environnement* pour parler d'un espace aussi vaste), un second traducteur bâlois se servira une trentaine d'années plus tard du même lexique pour rendre la phrase, cette fois-ci, sans hésitation : « L'Environ de toute la terre est de 360. Degrez, comme contient chascun cercle de la sphere, & sçauons qu'a vn degre correspondent soixante milles Italiques, quinze lieues d'Alemaigne, & douze de Suice. »<sup>20</sup> L'environnement au XVI<sup>e</sup> siècle, à savoir cet *entouement* pour ainsi dire, peut s'élargir des étendues d'eau jusqu'à la mesure du monde<sup>21</sup>.

## DE LA COSMOGRAPHIE À LA MÉTAPHYSIQUE

C'est dans un sens analogue que nous trouvons le mot *environnement* employé pour décrire des espaces métaphysiques. Au commencement de son traité sur les merveilles cachées de la nature, intitulé *Occulta naturae miracula* (1559), le médecin et philosophe néerlandais Levinus Lemnius fait une délimitation de l'espace du monde naturel. Nous donnons ici le texte latin avec la traduction (quelque peu fautive) du botaniste français Jacques Gohory :

En toute ceste vniversité des choses, il n'y a rien oysif, rien qui soit fait à la volée ou fortuitement, n'y en vain. En toutes plantes est infuse sa propriété, à chascun des animaux est attribuee sa propre & naturelle. Bref toutes choses qui sont contenues sous le tour & *enironnement* du ciel sont garnies d'une certaine vertu naturelle à produire leur action particulière[.]<sup>22</sup>

*Nihil in tanta, tamque immensa rerum vniuersitate iners aut otiosum, nihil temerè aut fortuitò, nihil frustra effectum est, omnibus stirpibus sua vis indita, singulis animantibus suum ingenium, suaque attributa naturæ inclinatio. Obiter, quaecunque mundi ambitu, cœlique complexu continentur, vi quadam insititia instructa sunt ad actum sibi peculiarem[.]*<sup>23</sup>

<sup>19</sup> Cette traduction doublée de certains mots qu'on retrouve souvent chez les traducteurs renaissants fait penser à la critique que Lucien Febvre fait des traductions de Jacques Amyot : « Rien d'étonnant dès lors s'ils se tiennent pour incapables de rendre dans leur concision les écrits anciens : ils allongent au contraire, ils redoublent ; et quand Amyot trouve dans son texte *δύναμιν*, il le traduit, d'innombrables fois, par "sa puissance et son armée" — de même qu'*οἶκον* devient "sa maison et son bien". » Voir Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942, p. 391.

<sup>20</sup> Jean Bellere (trad.), *Cosmographie ou description des quatre parties du Monde, contenant la Situation, Division, & Estendue de chascune Reigione & Province d'icelles, Escrite en Latin par Pierre Apian...* Anvers, Jean Bellere, 1581, p. 34.

<sup>21</sup> Ce mot inhabituel est toutefois recensé par Godefroy (qui l'a trouvé chez Robert Estienne) comme équivalent d'*environnement* au sens ancien. Voir *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, t. 3, Paris, F. Vieweg, 1884, p. 318.

<sup>22</sup> Jacques Gohory, (trad.), *Les occultes merveilles et secretz de nature, avec plusieurs enseignemens des choses diuerses... nouvellement traduit de Latin en François, par I. G. P.*, Paris, Pierre du Pré, 1567, p. 2. Gohory semble mal comprendre ou, plus probablement, modifier la pensée de Lemnius : « ...tout être vivant est imbu d'un caractère qui lui est propre et la nature a reçu une tendance qui lui est propre ». Sur l'activité intellectuelle de Gohory, voir E.-T. Hamy, « Un précurseur de Guy de la Brosse. Jacques Gohory et le Lycium philosophal de Saint-Marceau-lès-Paris (1571-1576) », *Nouvelles Archives du Musée*, 4<sup>e</sup> Série, vol. 1, 1899.

<sup>23</sup> Levinus Lemnius, *Levini Lemnii medici Occulta naturæ miracula...*, Anvers, Guiljelmus Simon, 1559, fol. 1v. Pour une notice bibliographique de Lemnius, voir *The Memory Arts in Renaissance England : A Critical Anthology*, dir. William E. Engel, Rory Loughnane et Grant Williams, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, p. 156.



Au cœur de cette réflexion sur la téléologie de l'univers, démarquant l'espace pensable du monde (le médecin prend sans doute Pline l'Ancien pour modèle<sup>24</sup>), Lemnius accorde une forme circulaire à ce monde qui contient la terre par son « entourement et par l'enlacement du ciel » (*mundi ambitu, coelique complexu*) que Gohory rend ainsi : « le tour & *environnement* du ciel ». Il n'est plus question de mesure concrète comme chez Apian ; c'est ici la délimitation, toujours circulaire, voire sphérique, de l'influence de la nature, décrite par le mot *environnement*. Cet « environnement du ciel » désigne donc l'espace métaphysique gouverné par la Nature, définie par Lemnius comme « l'esprit ou la raison diuine cause efficiente des œuvres naturelles, et conservatrice des choses qui sont en essence »<sup>25</sup>.

L'emploi métaphysique du mot *environnement* arrive à son point culminant dans la traduction française de l'ensemble des textes grecs qui composent le *Corpus hermétique* faite par François de Foix de Candale (1502-94), auquel on donna, à la suite de Marsile Ficin, le titre de *Pimandre*<sup>26</sup>. Pour la première fois depuis Ficin, François de Foix revoit le texte grec attribué au mystérieux Hermès Trismégiste pour en faire une nouvelle édition gréco-latine en 1574, suivie d'une première traduction française du texte grec fournie d'un immense commentaire en 1579 que l'auteur dédie à Marguerite de Valois<sup>27</sup>. Dans le cinquième traité, intitulé « Que Dieu invisible est tresmanifeste », Hermès offre à son fils, Tat, une vue plongeante sur le monde entier que Candale rend ainsi : « Le desiererois, qu'estant deuenu oiseau, il te fust possible voller en l'air : & estant enleué entre le ciel & la terre, voir la solidité de la terre, la dilatation de la mer, les flux des riuieres, la dissolution de l'air, la poignance du feu, le cours des estoiles, la velocité du ciel, & *l'enuironnement de ces choses* [τὴν περὶ τὰ ὑπὸ περιβασί] »<sup>28</sup>. Ici, la métamorphose en oiseau imaginée par Hermès mène le lecteur à la vue des phénomènes de plus en plus abstraits. Si l'on peut, du moins, imaginer une vue donnant sur le « flux des riuieres », voir « la dissolution de l'air », « la velocité du ciel » ou surtout « l'enuironnement de ces choses » demande un regard qui est en dehors de l'espace et du temps habituels. Cette anabase orientée vers les cieus laisse apparaître les phénomènes en tant que phénomènes à l'écart des signes visibles de leur puissance. C'est une vue, des phénomènes de la nature et accessible à la nature seule qu'imagine Hermès par le moyen d'une vision ailée.

<sup>24</sup> Voir Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre II [1], texte établi, traduit et commenté par Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 8.

<sup>25</sup> Gohory (trad.), *Les occultes merveilles et secretz de nature...*, p. 1. Encore une fois, Gohory modifie légèrement le texte latin, supprimant ici le mot grec *logos* : *Natura est mens, λόγος seu ratio diuina, operum naturalium effectrix, rerumque existentium conseruatrix*. Voir Lemnius, *op. cit.*, fol. 1r.

<sup>26</sup> Selon Ficin lui-même, il traduisit la plupart des textes dudit *Corpus hermétique* à la demande de Cosme de Médicis en 1463 dont l'édition princeps date de 1471. Une édition majeure du *Corpus* a été publiée à Paris sous l'égide de Jacques LeFèvre d'Étaples en 1505 dans cette traduction florentine avec, de plus, les textes omis par Ficin et le *Crater Hermetis* de Lodovico Lazzarelli. Voir *Pimander, Mercurii Trismegisti liber de sapientia et potestate dei ; Asclepius ; Mercurii de voluntate diuina ; Crater Hermetis*, Paris, Henri I<sup>er</sup> Estienne, 1505.

<sup>27</sup> Gabriel du Préau, qui déclare l'avoir « traduit de Grec en nostre vulgaire François », ne traduit en réalité que le latin de Ficin, qu'il suit en erreur et omission. Voir *Deux Livres de Mercure Trismegiste Hermès très ancien Theologien, & excellent Philozophe...* Paris, Estienne Groulleau, 1557. Sur François de Foix-Candale, voir Violaine Giacomotto-Charra, « Le commentaire au *Pimandre* de François de Foix-Candale : l'image d'une reine-philosophe en question », *Albineana*, n. 24, 2012, dir. Véronique Ferrer, Catherine Magnien, et Marie-Hélène Servet, p. 207-24 ; et Elaine Limbrick, « Hermétisme religieux au XVI<sup>e</sup> siècle : le “Pimandre” de François de Foix de Candale », *Renaissance et Réforme*, 5, no. 1, 1981, p. 1-14.

<sup>28</sup> Pour la traduction française, voir François de Foix-Candale, *Le Pimandre de Mercure Trismegiste, de la Philosophie Chrestienne, Cognition de verbe diuin, & de l'excellence des oeuvres de Dieu, traduit de l'exemplaire Grec, avec collation de tres-amples commentaires, par Francois Monsieur de Foix, de la famille de Candalle*, Bordeaux, S. Millanges, 1579, p. 205. Pour l'édition bilingue grecque-latine, voir *Mercurii Trismegisti Pimandras utraque lingua restitutus D. Francisci Flussatis Candallæ industria* [ch. 5], Bordeaux, S. Millanges, 1574, n. p. Pour l'édition moderne, voir *Traité V, Corpus Hermeticum*, t. 1, texte établi par A. D. Nock et traduit par A.-J. Festugière, Paris, Les Belles Lettres, 1945, p. 62.



La dernière tournure de phrase (« l'environnement de toutes ces choses »), qui manque dans la traduction de Ficin, est le sujet d'un long développement dans le commentaire de François de Foix<sup>29</sup>. Se basant sur ce passage du *Pimandre*, le commentateur explique comment ce « saint » et « divin » environnement immatériel enveloppe toutefois le monde matériel :

L'ENVIRONNEMENT DE TOUTES CES CHOSES [...] C'est adire, qu'il ne considerast seulement d'une part ou d'autre : mais qu'il veist, que toutes ses actions produisant les effectz qu'il a veu, *enuirnent* tout, & ne font ou employent leur puissance seulement d'une part, mais ont leur vertu spherique, qui est autant comme omnipotente venant de l'omnipotent : qui d'une mesme action couture, & enuelope, & comprend tout. C'est la vraye fin de cest spectacle, de veoir tous ces effectz, avec les yeux corporelz, mais considerer ce diuin *enuirnement* de toutes ces choses materielles avec celle intelligence, & iugement, qui doit iuger le rapport, que les sens luy feront de tous ces beaux effectz, & attribuer la gloire, honneur, & louange de toutes puissances & actions qui ont produit toutes ces belles visions, & spectacles, a ce saint *enuirnement*, qui couture, contient, & *enuirne* toutes choses.<sup>30</sup>

Afin de faire voir ces phénomènes métaphysiques par « les yeux corporelz », Hermès raconte cette vision à son fils. Pour le lecteur, la compréhension de cet « environnement de toutes ces choses » passe par l'expérience imaginaire de la lecture du texte. Si François de Foix semble prêcher avec la ferveur d'un converti, c'est pour harmoniser l'enseignement du supposé philosophe égyptien avec la doctrine catholique de ses jours. C'est une expérience d'imagination qu'on voit également dans *La Sepmaine* de Guillaume de Saluste du Bartas, publiée une année avant, en 1578, où le poète se sert, lui aussi, de ce verbe pour expliquer comment les quatre éléments du monde s'encerclent les uns les autres :

De tousjours le clair feu n'*environne* les airs :  
Les airs d'éternité n'*environnent* les mers :  
La terre de tout temps n'est ceinte de Neptune :  
Tout ce tout fut basti, non des mains de Fortune[...] (I, 13-6)<sup>31</sup>

Le point de vue du narrateur est, comme celui du *Pimandre*, en dehors de l'espace et du temps, où le poète tente de rendre visible ce qui est par définition invisible parce que non existant. Dans cette expérience de pensée originelle, le narrateur décrit la composition du monde sphérique et hiérarchique par les sphères élémentaires se pressant les unes contre les autres, du feu jusqu'à la terre. Encore une fois, ce ne pourrait être une vision réaliste, car les sphères ne sont pas des formes visibles (même potentiellement) mais les règles d'une métaphysique, qui délimite les contours de chaque élément par celui qui est au-dessus de lui.

Ce qui nous intéresse ici, surtout dans le *Pimandre*, est l'insistance sur le fait qu'une puissance immatérielle « couture, contient & environne » le monde physique. L'on peut même y voir, selon le même paradoxe dont se sert le poème de Du Bartas, la forme sphérique que doit prendre cet *enuirnement* du monde terrestre, d'un point de vue à la fois physique et métaphysique. Cela nous offre enfin un modèle très exact pour la *nature environnant tout* dans le sonnet de Du Bellay.

<sup>29</sup> Pour la traduction latine de Ficin, voir *Mercurii Trismegisti Pimander sive de potestate et sapientia dei*, a cura di Maurizio Campanelli, Turin, Nino Aragno, 2011, p. 39.

<sup>30</sup> François de Foix, *Le Pimandre de Mercure Trismegiste...*, p. 208.

<sup>31</sup> Du Bartas, *La Sepmaine*, édition d'Yvonne Bellenger, Paris, Nizet, S.T.F.M., 1981, p. 1.



## PRINTEMPS PLATONICIEN

De cet environnement métaphysique, fixant le cadre du sonnet XXXII, nous pouvons maintenant passer à la lecture du poème dans son intégralité. Car même si le poète commence par cette Nature environnante, ce n'est que le début de sa réflexion :

Tout ce, qu'icy la Nature environne,  
Plus tost il naist, moins longuement il dure.  
Le gay printemps s'enrichist de verdure,  
Mais peu fleurist l'honneur de sa couronne.  
L'ire du ciel facilement etonne  
Les fruicts d'esté, qui craignent la froidure,  
Contre l'hiver ont l'ecorce plus dure  
Les fruicts tardifs, ornement de l'autonne.  
De ton printemps les fleurettes seichées  
Seront un jour de leur tige arrachées,  
Non la vertu, l'esprit, & la raison.  
A ces doux fruits en toy meurs devant l'aage,  
Ne fait l'esté, ny l'autonne dommage,  
Ny la rigueur de la froide saison.<sup>32</sup>

La puissance de la nature, ou ici de Nature, se manifeste par le changement de saisons, mais ce passage du temps est en soi ambigu. Ce n'est pas ici le côté créateur que Du Bellay met en relief mais la partie destructrice de cette force gouvernante. Il faudrait se rappeler que tandis que la nature donne naissance au monde matériel, « elle met fin et période à toutes choses par elle produites »<sup>33</sup>. On pourrait donc entendre dans le premier vers non seulement l'esquisse d'une cosmologie platonisante (même si c'est cela dont il s'agit surtout) mais aussi la connotation négative du verbe *environner* au sens d'*assiéger* : la nature est la source de l'ordre et du désordre du monde naturel. Créatrice de beauté (« Le gay printemps s'enrichist de verdure »), elle préside néanmoins à sa destruction (« Mais peu fleurist l'honneur de sa couronne »). L'Anvegin n'adopte pas pour autant la leçon horatienne qui pourrait en découler ; il ne met « à profit les jours que la chance lui donnera »<sup>34</sup>. Yvonne Bellenger le dit bien : « Le sage auteur de *L'Olive* n'envisage de cueillir ni la dame ni le moment<sup>35</sup>. » L'instruction morale se fait substituer par un enseignement métaphysique.

Dans ce sonnet, nous sommes témoins de deux temporalités concurrentes, de nature réglée et de nature dérégulée. Nous l'avons déjà dit, c'est la puissance destructrice de la nature qui règne au début du sonnet, et qui rime, elle, avec un dérèglement discursif. Dans les deux quatrains, le changement de saison va à l'encontre de la lecture du poème, c'est-à-dire dans un sens presque inversé<sup>36</sup>. En effet, les effets des saisons suivantes sont nommés avant les saisons précédentes : « L'ire du ciel » (v. 4), à savoir les tempêtes automnales, précède, discursivement, « Les fruits d'esté » (v. 5) ; le lecteur rencontre « l'hiver » (v. 6) avant « les fruicts tardifs, ornement de l'autonne » (v. 7). Cette altération des temps est exagérée d'autant plus par

<sup>32</sup> Du Bellay, *L'Olive augmentee*, op. cit., p. 179.

<sup>33</sup> Rabelais, *Gargantua*, op. cit., p. 55.

<sup>34</sup> Voir Horace, *Carmina [Odes] 1,9,14-5*, *Opera*, édition de H.W. Garrod, Oxford, Oxford University Press, 1901, p. 16 : *quem Fors dierum cumque dabit lucro / appone*.

<sup>35</sup> Yvonne Bellenger, *Le temps et les jours dans quelques recueils poétiques du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 58.

<sup>36</sup> Sur l'inversion du temps et le dérèglement des saisons, voir dans le présent bouquet du *Verger* A.-P. Pouey-Mounou, « Il n'y a plus de saisons » : saisons perturbées et perturbations saisonnières chez Ronsard ».



l'enjambement des vers 4-5 et 6-7, dont l'apogée serait le retard des « fruits tardifs » coïncidant avec l'inversion sujet-verbe.

La restauration du temps régulier s'instaure à la *volta*, avec la répétition, de nouveau, des saisons, à commencer par le printemps (évidemment ici métaphore de la jeunesse) :

De ton printemps les fleurettes seichées  
Seront un jour de leur tige arrachées,  
Non la vertu, l'esprit, & la raison. (v. 9-11)

Après cela s'ensuivent les saisons en ordre régulier et dépourvues de leur puissance corruptrice : « ne fait l'esté ni l'autonne dommage / Ny la rigueur de la froide saison » (v. 13-14). Ce renouveau du temps ordinaire s'établit lors d'un constat spéculatif sur ce qui est exempt de la destruction saisonnière déréglée : « la vertu, l'esprit, & la raison ». Sans en faire une exhortation éthique, le poète se contente de remarquer une réalité métaphysique. Ce regroupement d'éléments non assujettis à l'environnement de la nature pourtant ne semble guère cohérent de première vue. *Esprit, raison* — on est en plein dans la cosmologie platonicienne ; *vertu* — on se perd sur un autre plan.

### ***Virtus, Mens, Ratio***

À la suite des études sur le platonisme des poètes français du XVI<sup>e</sup> siècle, on sait bien que le mot *vertu* peut avoir un sens plus abstrait chez certains auteurs<sup>37</sup>. Plutôt que de la vertu éthique, il s'agit de l'excellence humaine (comme aussi la *virtus* latine). Dans un chapitre consacré au lien entre vertu et immortalité dans la poésie renaissante, Robert Merrill s'arrête longuement sur l'ambiguïté apparente de ce terme :

It signified, to be sure, the principle which guides to the morally good life; but it connoted as well the energetic development of every faculty with which the normal human being is endowed. [...] In a certain sort of context, however, the word *vertu* may assume a definitely Platonistic sense; for the Platonic doctrine of love gives prime importance to the contrast between fleeting external beauty and stable virtues as the object as the object of true devotion. It is only by leaving behind the objects of sense and by laying hold on permanent beauties that the lover's soul can hope to apprehend its final object of immortal and unchanging Beauty.<sup>38</sup>

Par cette description c'est surtout la poésie lyrique de Du Bellay que vise Merrill. Avec nombre d'exemples pris de l'œuvre de l'Angevin (notre sonnet faisant partie de ce petit corpus), il essaie de montrer que souvent « vertu » ne signifie pas un comportement, mais le signe interne d'une quête de l'immortalité chez la personne aimée. Cela nous offre une manière efficace d'enlever les difficultés que soulève la phrase ambiguë : « Non la vertu, l'esprit, & la raison. »

Pour Merrill cette généralisation du sens de vertu qui tend vers l'abstrait ne vient pas du platonisme renaissant en soi, mais plutôt de la position divisée du poète, qui caractérise

<sup>37</sup> Sur les influences platoniciennes des poètes français du XVI<sup>e</sup> siècle, voir notamment Robert Merrill, *The Platonism of Joachim du Bellay*, Chicago, University of Chicago Press, 1925 ; et Robert Merrill et Robert Clements, *Platonism in French Renaissance Poetry*, New York, New York University Press, 1957. Pour un cas d'étude plus récent, voir Philip Ford, « Les Amours de Cassandre et l'héritage (néo)-platonicien », *La Poésie de la Pléiade. Héritage, influences, transmission*, dirs. Yvonne Bellenger, Jean Céard et Marie-Claire Thomine-Bichard, Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 87-106.

<sup>38</sup> Robert Merrill et Robert Clements, *op. cit.*, p. 64.



cette poésie lyrique : « Now a Platonistic lover can indeed perceive the immortality of his lady's virtues, but a Horatian poet can immortalize them ; when poet and lover are one, the source of his inspiration is indeed hard to determine<sup>39</sup>. » C'est-à-dire que le poète se partage entre le rôle d'amant et celui de poète. Mais on pourrait également y voir une forme de syncrétisme nécessitée par la prédominance de certaines sources qui deviennent difficiles à démêler chez ces poètes. Ce mélange fécond, de forme pétrarquiste, de *topoi* horatiens et de philosophie platonicienne, forme une espèce de « matrice textuelle » à l'origine de la fructueuse production lyrique de la première Pléiade<sup>40</sup>. Sans être obligés de suivre Merrill qui y voit « la tendance invétérée des humains à employer des mots sans *ressentir* leur importance<sup>41</sup> », on peut se contenter de dire que le composé aurait évidemment changé les qualités des éléments qui le composent : le mélange poétique a des vertus qui lui sont propres.

Dans le cas du sonnet XXXII, nous n'avons pas besoin de recourir à l'affaiblissement du sens ni aux mélanges féconds mais impossibles à démêler, car cette phrase de Du Bellay se trouvait presque telle quelle, bien qu'en latin, partout à son époque. Les trois « doux fruits en toy meurs devant l'aage » (v. 12) sont nommés dans les *Tusculanes* de Cicéron : *mens, id est absoluta ratio : quae est idem quod uirtus* (« l'esprit, à savoir la raison libérée, qui est la même chose qu'est la vertu »)<sup>42</sup>. La proximité de ces trois termes chez le philosophe romain et dans le sonnet suggère la forte possibilité d'une parenté directe ou indirecte. Un examen du contexte et de la diffusion de cette phrase ne fait que renforcer cette hypothèse.

Bien que le livre des *Tusculanes* bénéficiât d'une grande renommée aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, ce passage, dont la phrase citée en amont est extraite, connaissait à titre individuel une diffusion encore plus grande grâce aux dictionnaires de l'époque. Le dictionnaire de Calepin, que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer ici, propose un extrait de ce passage comme exemple sous le lemme *mens* (« esprit ») :

Cicéron, livre quatre des *Tusculanes* : Or, l'âme humaine fut cueillie de l'esprit de Dieu [*mens*] [et] rien d'autre ne lui est comparable sinon Dieu lui-même, s'il est permis de parler ainsi. Cette âme donc — si elle est cultivée et si la pointe tranchante de sa vision est soignée pour ne pas qu'elle soit détruite par des erreurs — devient l'esprit parfait [*mens*], à savoir la raison libérée [*ratio*], ce qui est ceci qu'est la vertu [*virtus*].

*Ci[cero]. li[bro]. iii. tus[culanarum quaestionum]. Humanus autem animus decerptus est ex mente diuina cum alio nullo nisi cum ipso deo si hoc est fas dictu compari potest. Hic igitur si est excultus & si eius acies*

<sup>39</sup> Robert Merrill et Robert Clements, *op. cit.*, p. 78.

<sup>40</sup> J'emprunte cette tournure bien trouvée à Sarah Kay. Voir Adrian Armstrong et Sarah Kay, « Poetry and Thought », *Knowing Poetry : Verse in Medieval France from the "Rose" to the "Rhétoriciens"*, Ithaca, Cornell University Press, 2011, p. 71-97. Pour la traduction française, qui évite malheureusement cette expression, voir *Une Muse savante ? Poésie et savoir, du "Roman de la Rose" jusqu'aux grands rhétoriciens*, trad. Roxane Feunette, Paris, Classiques Garnier, 2014.

<sup>41</sup> Voir Robert Merrill et Robert Clements, *op. cit.*, p. 59 : « It is true, however, that here as elsewhere the inveterate human tendency to use words without *feeling* their significance has its way with the Pléiade ; the language which the poets use seems on occasion to have lost for them the power of evocation which it originally possessed, until too frequently the ideas which they wish to convey are even concealed or belied by the jargon which they wearily employ. »

<sup>42</sup> Nous citons la phrase comme on l'aurait trouvée dans le texte cicéronien de l'époque de Du Bellay. Les éditeurs modernes ont rejeté à l'unanimité cette version. Pour les éditions modernes et prémodernes, voir les notes suivantes.



*ita curata ut nec necetur erroribus fit perfecta mens id est absoluta ratio  
quod est id quod uirtus.*<sup>43</sup>

L'âme (*animus*) est cueillie comme un fruit (*decerptus*) de l'esprit de Dieu (*ex mente diuina*) et devient, par la culture — encore la métaphore végétale — et le soin, une succession ostensible de synonymes : « l'esprit parfait (*perfecta mens*) », « la raison libérée » (*absoluta ratio*), la vertu (*virtus*). Le sonnet XXXII semble faire écho à cette métaphore végétale de Cicéron par l'identification du trio d'entités immatérielles comme « ces doux fruits ».

Cet extrait de Cicéron se trouvant dans un des livres les plus édités du XVI<sup>e</sup> siècle, il est assuré d'une réception pour le moins importante<sup>44</sup>. Les quelques variantes et maladroites dans le petit extrait nous sont utiles dans la mesure où elles permettent d'identifier en toute certitude la source de Calepin, qui n'est pas Cicéron lui-même mais un livre de lieux communs sur le corps humain auquel son auteur, l'italien Galeotto Marzio, avait donné pour titre *De homine*<sup>45</sup>. D'ailleurs, ce passage faisait partie du recensement de sentences antiques de Niccolò Liburnio (1474–1557) publié en 1542 et aussi, sous l'entrée *virtus*, des *Observationes in M. T. Ciceronem* (1535) de Mario Nizzòli's (1498–1576) dont le Cardinal Jean Du Bellay possédait un exemplaire<sup>46</sup>. Quel que soit le livre dans lequel le jeune Du Bellay a pu connaître ce passage pour la première fois, le contexte plus large dans lequel ce passage figure nous laisse deviner, comme nous le verrons, que le poète l'a vu directement chez Cicéron. C'est probablement trop beau pour être vrai, mais aurait-il pu le lire dans la nouvelle édition parisienne de Michel de Vascosan, qui sortit l'année même où il était en train de rédiger son sonnet ? Même si nous mettons de côté cette belle hypothèse, le poète aurait connu le texte de Cicéron dans une version similaire et très probablement assortie du commentaire de Filippo Beroaldo l'Ancien<sup>47</sup>. Regardons maintenant le passage cicéronien de plus près.

### Nature stoïcienne, âme platonicienne

Dans la section des *Tusculanes* d'où est tiré l'extrait cité dans les dictionnaires, il s'agit

<sup>43</sup> Ambroise Calepin, *op. cit.*, n.p. Voir aussi Cicéron, *Tusculanae Disputationes* [V,13], édition de M. Pohlenz, Leipzig, Teubner, 1908, p. 421. Pour la traduction française du passage, voir *Tusculanes*, t. 2, texte établi par Georges Fohlen et traduit par Jules Humbert, Paris, Les Belles Lettres, 1931, p. 125-26 : « ... or, on ne saurait rapprocher l'âme humaine, émanée de la pensée divine, de rien autre chose que de Dieu même, s'il est permis de tenir ce langage. Or, si l'âme humaine a été cultivée et si l'on a traité sa vue pour empêcher que les illusions ne l'aveuglent, alors apparaît la pensée parfaite, c'est-à-dire la raison accomplie qui est aussi la vertu. »

<sup>44</sup> Voir Ann Blair, *op. cit.*, p. 122.

<sup>45</sup> Deux erreurs dans l'extrait permettent l'identification de la source de Calepin. Premièrement, ce passage ne se trouve pas dans le quatrième livre des *Tusculanes*, mais dans le cinquième ; deuxièmement, le texte de Marzio donne *ut nec necetur erroribus* au lieu de leçon de la plupart des textes imprimés antérieurs à l'édition aldine de 1523 : *ut ne caecaretur erroribus*. L'édition aldine donne *ut ne caecetur erroribus* (leçon rejetée par la plupart des éditions modernes), dont la correction est probablement due à Filippo Beroaldo l'Ancien qui l'inclut dans son commentaire. Voir *Commentarii Questionum Tusculanarum editi a Philippo Beroaldo*, Bologna, Benedictus Hectoris, 1496, fol. 105v.

<sup>46</sup> Niccolò Liburnio, *Divini Platonis Gemmae, sive illustriores sententiae, ad excolendos mortalium mores & uitas recte instituendas à Nicolao Liburnio Veneto collectae. Quibus adiecimus quoque M. T. Ciceronis sententias elegantissimas...*, Bâle, Robert Winter, 1542, p. 160 ; et Mario Nizzòli, *Observationes in M. T. Ciceronem...*, Ex Prato Albuini, Johannes Franciscus Gambarà, 1535, fol. 169r. Pour un inventaire partiel de la bibliothèque de Jean Du Bellay, comprenant des livres que son plus jeune cousin aurait pu connaître, voir Loris Petris, « Vestiges de la bibliothèque du Cardinal Jean du Bellay », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 69, no. 1, 2007, p. 131-46.

<sup>47</sup> Voir Cicéron, *M. T. Ciceronis Tusculanarum Quæstionum libri V, Ad uetustissimum exemplar manu scriptum summa diligentia correcti & emendati : ac commentijs clarissimorum uirorum Georgij Vallæ, Philippi Beroaldi, & Ioachimi Camerarij: deinde Erasmi Roterodami, Iani Pagini, & Pauli Manutij uarijs lectionibus & scholijs illustrati*, Paris, Michel de Vascosan, 1549.



d'un discours au sujet de la nature et de la place que l'homme y occupe. Comme dans le sonnet de Du Bellay, ce « discours » (*oratio*) au sein du texte cicéronien commence par la Nature, force créatrice qui gouverne le monde terrestre : « Ainsi, par où commencer plus justement que par la nature, notre parente commune ? Tout ce qu'elle a produit, non seulement les animaux mais tout ce qui est né de la terre, de sorte qu'il dépende des racines, elle l'a voulu, chacun, parfait en son genre. »<sup>48</sup> Cicéron, qui juste avant avait traduit un passage du *Ménexène* de Platon, explique que ce discours sur la nature viendrait, comme la traduction précédente, « de la sainte et vénérable source [*fonte*] de Platon »<sup>49</sup>. Beroaldo prolonge la métaphore dans son commentaire : « il demeure dans la traduction de la source, de laquelle se répandent et découlent ses ruisseaux »<sup>50</sup>. Le sonnet de Du Bellay est donc le fruit d'une double traduction apparente, celle de Platon par Cicéron, celle de Cicéron par le poète.

Afin d'expliquer ce passage, Beroaldo fournit à ses lecteurs une espèce de mini-entrée de dictionnaire pour *Natura*, qui n'est pas sans rappeler les exemples des dictionnaires tels que ceux de Calepin et d'Estienne :

Pline appelle la nature très souvent « parente et ouvrière des choses » ; et, comme Lactance le dit, la nature fut appelée « mère de toutes les choses ». Sénèque veut dire que la Nature n'est rien d'autre qu'un dieu lorsqu'il écrit dans le quatrième livre de *De beneficiis* : « *La nature me fournit cela*, dit-il. Quand tu dis cette phrase ne vois-tu pas que tu utilises ce nom [nature] à la place de dieu ? Car qu'est-ce que la nature sinon dieu et la raison divine semés dans le monde entier et dans toutes ses parties ? »<sup>51</sup>

Beroaldo a raison de lier cette nature de Cicéron à ces exemples plus tardifs de Sénèque, Pline et Lactance, car c'est bien cette Nature qu'ils évoquent, celle des Stoïciens dans sa prévoyante providence en dépit de l'ostensible source platonicienne.

Par la suite, Cicéron insiste, de façon presque poétique, sur la parfaite harmonie qui existe entre les saisons et tout être vivant, à commencer par les plantes :

C'est ainsi que les arbres et la vigne et aussi les plantes dont la taille est petite et qui ne peuvent s'élever que faiblement au-dessus du sol, ou bien demeurent toujours verts, ou bien, dépouillés de leur feuilles par l'hiver, s'en revêtent quand la saison printanière les a réchauffés, et il n'est aucune de ces plantes qui ne se développe, grâce à un certain mouvement interne et à l'effet particulier des semences renfermées dans chacune, de façon à se couvrir ou de fleurs, ou de graines ou de baies ; dans toutes, si aucune contrainte ne les en empêche, tout le

<sup>48</sup> Cicéron, *Tusculanarum Quæstionum libri V*, 1549, fol. 306v : *Vnde igitur rectius odiri possumus, quàm à communi parente natura? Quæ quicquid genuit, non modo animal, sed etiam quod ita esset ortum è terra, ut stirpibus suis niteretur, in suo quodque genere perfectum esse uoluit.* Pour comparaison, voir Cicéron, *Tusculanae Disputationes* [V.13], édition de M. Pohlenz, p. 421.

<sup>49</sup> Cicéron, *Tusculanarum Quæstionum libri V*, 1549, fol. 306v : *Ex hoc igitur Platonis quasi quodam sancto augustoque fonte nostra omnis manabit oratio.*

<sup>50</sup> Cicéron, *Tusculanarum Quæstionum libri V*, 1549, fol. 306v : *Permanet in translatione fontis : à quo riui manare proflueréque consueuerunt.*

<sup>51</sup> Cicéron, *Tusculanarum Quæstionum libri V*, 1549, fol. 306v-307r : *Plinius ubique naturam parentem rerum, opifecemque appellat: & ut Lactantius ait, naturam dixerunt rerum omnium matrem. Seneca naturam nihil aliud esse quàm deum, significat : sic scribens lib. IIII de beneficiis: Natura (inquit) hoc mihi præstat: non intelligis, te, cum hoc dicis, mutare nomen deo ? Quid enim est natura quàm deus & diuina ratio, toti mundo & partibus eius inserta ?* Pour comparaison, voir Ambroise Calepin, *Dictionarium, op. cit.*, n.p. Voir également la discussion de ces exemples dans Murphy, *op. cit.*, p. 35-41.



développement dont elles sont susceptibles se réalise<sup>52</sup>.

Ce faisant, Cicéron lie deux notions différentes de nature, interne et externe. La nature interne des plantes, au sens primordial du mot grec *phusis* chez Homère, est la force régulatrice travaillant depuis l'intérieur de l'être végétal<sup>53</sup>. Ensuite, le philosophe romain esquisse l'échelle de nature, passant des plantes aux animaux, puis aux humains pourvus, du moins potentiellement, de « la vertu, l'esprit, & la raison ».

Dans les phrases citées ci-dessus, la *phusis* des plantes est le signe du travail de la grande Nature providentielle qui crée les êtres depuis l'extérieur. Dans la vision de la nature que Du Bellay présente dans son sonnet, cette nature interne écartée afin de mettre en relief la précarité imposée dans le monde de la Nature mère. Si c'est le *telos* naturel qui intéresse Cicéron, c'est la brièveté et l'arbitraire de la saisonnalité qui saisissent l'imagination du poète. La *Nature* de Du Bellay est pressée, elle a perdu la perfection opportune de la *Natura* chez Cicéron. Suivant, selon lui, sa source platonicienne, Cicéron offre à son lecteur un beau portrait d'une Nature qui accorde à l'homme une « âme... cueillie de l'esprit de dieu » comme le juste héritage de sa place dans l'échelle du monde. C'est la supériorité de l'homme dans l'ordre des choses. Du Bellay y remet du Platon ; l'âme n'y est pas simplement un héritage à faire fructifier mais le véritable remède contre la *Natura parens* devenue *Nature marâtre*. Ce n'est que par la contemplation platonicienne que l'ordre des saisons se trouve restauré.

## CONCLUSION : L'ENVIRONNEMENT DE LA NATURE

Il nous semble très probable que Du Bellay ait eu devant lui, ou en mémoire, ce passage des *Tusculanes* qui offre un contrepoint, presque trop parfait, au sonnet XXXII. De même pour le commentaire de Beroaldo, compagnon habituel de ce livre. Lui aussi, comme le poète français, remet du platonisme dans le texte par le biais de son commentaire. Au soin et à la culture de la vue (*si eius acies ita curata*), si nécessaires à l'obtention des *mens*, *ratio*, et *virtus*, il ajoute le constat suivant : « C'est la pénétration du regard, et l'oeil qui, comme dit Platon, est le plus florissant lorsque l'oeil corporel perd ses pétales » (*Acumen, & oculus, qui, ut inquit Plato, tunc maxime florescit, cum oculus corporeus deflorescit*).<sup>54</sup> À nouveau la métaphore végétale se marie avec la métaphysique platonicienne. Si ce n'est pas ici une source d'inspiration directe, c'est dans tous les cas la marque d'un intérêt pour une métaphore que partageaient les contemporains du poète.

Quoi qu'il en soit, par l'emploi d'une phrase empruntée, appartenant aux *Tusculanes*, il mobilise une vision de la nature qui serait la même que celle du texte cicéronien. Contre cette nature prévisible et providentielle, l'Angevin en imagine une qui est précaire et inconstante, violente et cruelle. Ceci n'est certainement pas nouveau, puisqu'il s'agit d'un *topos* bien connu à son époque. Mais il investit tout de même cette nature d'une métaphysique qui florissait au moment de l'écriture, et d'une richesse lexicale qui va bien au-delà de l'imaginaire renaissant. Lire ce sonnet au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est nécessairement voir ce second effet de sa fabrication. Familière à nos oreilles, l'idée d'une nature, autour de nous, qui nous environne, qui est, pour

<sup>52</sup> Nous nous servons ici de la traduction de Jules Humbert. Voir Cicéron, *Tusculanes*, *op. cit.*, p. 125. Voir aussi, Cicéron, *Tusculanarum Quæstionum libri V*, 1549, fol. 306r : *Itaque & arbores, & uites, & ea quæ sunt humiliora, neque se tollere à terra altius possunt, alia semper uirent, alia hyeme nudata, uerno tempore tepefacta frondescunt: neque est ullum, quod non ita uigeat interiore quodam motu, & suis quoque seminibus inclusis, ut aut flores aut fruges fundat, aut baccas: omniâque in omnibus, quantum in ipsis sit, nulla ui impediante perfecta sint.*

<sup>53</sup> Sur l'usage du mot *phusis* dans l'*Odyssée*, voir Pierre Hadot, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris, Gallimard, 2004, p. 36-39.

<sup>54</sup> Cicéron, *Tusculanarum Quæstionum libri V*, 1549, fol. 309r.



ainsi dire, notre *environnement*, ne l'était aucunement au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans ce sonnet, nous avons l'impression, pour reprendre la formule paradoxale de George Steiner, d'« entendre à l'intérieur d'un mot ou d'une phrase l'histoire de ses futurs échos »<sup>55</sup>. Et tout comme les doux fruits de son Olive imaginaire, ces quelques vers de Du Bellay sont « meurs devant l'aage ».

---

<sup>55</sup> « Shakespeare at times seems to “hear” inside a word or phrase the history of its future echoes. » George Steiner, *After Babel: Aspects of Language and Translation*, Oxford, Oxford University Press, 1975, p. 4.



## BIBLIOGRAPHIE

### Œuvres

- APIAN, Petrus, *Cosmographicus Liber Petri Apiani Mathematici studiose collectus*. Landshut, Johannes Weysenburgers, 1524.
- APIAN, Petrus, *La Cosmographie de Pierre Apian, libure tresutile, traictant de toutes les regions & pays du monde par artifice Astronomicque, nouvellement traduit de Latin en François*. Anvers, Gregoire Bonte, 1544.
- APIAN, Petrus, *Cosmographie ou description des quatre parties du Monde, contenant la Situation, Division, & Estendue de chascune Reigione & Province d'icelles, Escrite en Latin par Pierre Apian[.]* Anvers, Jean Bellere, 1581.
- Biblia Sacra Vulgata. Editio quinta*. Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 2007.
- BIESIUS. *De natura*. Anvers, Philippus Nutius, 1573.
- CALEPIN, Ambroise [Calepino, Ambrogio]. *Dictionarium*. Rhegium Lingobardiae, Dionysius Berthocus, 1502.
- CICÉRON, *Tusculanae Disputationes*. Édition de. M. Pohlenz. Leipzig, Teubner, 1908. Édition et traduction françaises : *Tusculanes*. Texte établi par Georges Fohlen et traduit par Jules Humbert. Paris, Les Belles Lettres, 1931. Éditions renaissantes citées : *Commentarii Questionum Tusculanarum editi a Philippo Beroaldo*, Bologna, Benedictus Hectoris, 1496. *M. T. Ciceronis Tusculanarum Quæstionum libri V, Ad uetustissimum exemplar manu scriptum summa diligentia correcti & emendati: ac commentijs clarissimorum uirorum Georgij Vallæ, Philippi Beroaldi, & Ioachimi Camerarij: deinde Erasmi Roterodami, Iani Pagini, & Pauli Manutij uarijs lectionibus & scholijs illustrati*. Paris, Michel de Vascosan, 1549.
- Corpus Hermeticum*, tome 1, texte établi par A. D. Nock et traduit par A.-J. Festugière. Paris, Les Belles Lettres, 1945.
- COTGRAVE, Randle, *A Dictionarie of the French and English Tongues*. Londres, Adam Islip, 1611.
- DESPORTES, Philippe, *Les Premières Œuvres*, éd. François Rouget et Bruno Petey-Girard. Paris, Classiques Garnier, 2014.
- DU BARTAS, Guillaume de Saluste, *La Sepmaine*. Édition d'Yvonne Bellenger. Paris, Nizet, S.T.F.M., 1981.
- DU BELLAY, Joachim, *Œuvres complètes*, vol. 1, éd. Francis Goyet et Olivier Millet, Paris, Honoré Champion, 2003.
- DU BELLAY, Joachim, *Œuvres complètes*, vol. 2, éd. Marie-Dominique Legrand, Michel Magnien, Daniel Ménager et Olivier Millet. Paris, Honoré Champion, 2003.
- DU BELLAY, Joachim, *Œuvres poétiques*, tome V, éd. Henri Chamard. Paris, Hachette, S.T.F.M., 1923.
- DU PRÉAU, Gabriel (trad.), *Deux Livres de Mercure Trismegiste Hermès très ancien Theologien, & excellent Philozophe[.]* Paris, Estienne Groulleau, 1557.
- ESTIENNE, Robert (éd), *Ambrosii Calepini Dictionarium, quarto & postremo ex R. Stephani Latinae linguae Thesauro auctum*. [Genève], Robert Estienne, 1552.
- ESTIENNE, Robert, *Dictionaire Francoislatin, contenant les motz & manieres de parler Francois, tournez en Latin*. Paris, Robert Estienne, 1539.
- ESTIENNE, Robert (éd), *Dictionarium seuæ Latinæ linguæ Thesaurus. Editio secunda*. Paris, Robert Estienne, 1543.
- FICIN, Marsile [Ficino, Marsilio], *Mercurii Trismegisti Pimander sive de potestate et sapientia dei*. A cura di Maurizio Campanelli. Turin, Nino Arago, 2011.
- FOIX-CANCALE, Francois (de), *Mercurii Trismegisti Pimandras utraque lingua restitutus D.*



- Francisci Flussatis Candallæ industria*. Bordeaux, S. Millanges, 1574.
- FOIX-CANCALE, François (de), *Le Pimandre de Mercure Trismegiste, de la Philosophie Chrestienne, Cognoissance du verbe divin, & de l'excellence des oeuvres de Dieu, traduit de l'exemplaire Grec, avec collation de tres-amples commentaires, par Francois Monsieur de Foix, de la famille de Candalle*. Bordeaux, S. Millanges, 1579.
- GOHORY, Jacques (trad.), *Les occultes merveilles et secretz de nature, avec plusieurs enseignemens des choses diuerses... nouvellement traduit de Latin en François, par I. G. P.* Paris, Pierre du Pré, 1567.
- HORACE, *Opera*. Édition de H.W. Garrod. Oxford, Oxford University Press, 1901.
- LEFÈVRE D'ETAPLES, Jacques (éd.), *Pimander, Mercurii Trismegisti liber de sapientia et potestate dei ; Asclepius ; Mercurii de voluntate divina ; Crater Hermetis*. Paris, Henri I<sup>er</sup> Estienne, 1505.
- LEFÈVRE D'ETAPLES, Jacques, *Sainte Bible en francoys / translatee selon la pure et entiere traduction de saint Hierosme[.]* Anvers, Martin Lempereur, 1530.
- LEMNIUS, Levinus, *Levini Lemnii medici Occulta naturæ miracula[.]* Anvers, Guilielmus Simon, 1559.
- LIBURNIO, Niccolò, *Divini Platonis Gemmae, sive illustriores sententiæ, ad excolendos motalium mores & uitas recte instituendas à Nicolao Liburnio Veneto collectae. Quibus adiecimus quoque M. T. Ciceronis sententias elegantissimas[.]*, Bâle, Robert Winter, 1542.
- MEUN, Jean (de) et LORIS Guillaume (de), *Le Roman de la Rose*, éd Félix Lecoy, tome III, Paris, Honoré Champion, 1970.
- MONTAIGNE, Michel (de), *Les Essais*. Édition Villey-Saulnier : Paris, P.U.F., 2004.
- NIZZÒLI, Mario, *Observationes in M. T. Ciceronem[.]* Ex Prato Albuini, Johannes Franciscus Gambarà, 1535.
- PLINE l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre II. Texte établi, traduit et commenté par Jean Beaujeu. Paris, Les Belles Lettres, 2003.
- RABELAIS, *Œuvres complètes*. Édition de Mireille Huchon : Paris, Gallimard, 1995.
- RONCARD, Pierre (de), *Œuvres complètes*, tome XI, éd. Paul Laumonier, Paris, Librairie Marcel Didier, S.T.F.M., 1946 [2009].
- SALLUSTE, *Opera*. Édition de L. D. Reynolds. Oxford, Oxford University Press, 1991.

### Textes critiques

- ARMSTRONG, Adrian et KAY, Sarah, *Knowing Poetry : Verse in Medieval France from the "Rose" to the "Rhétoriquers"*. Ithaca, Cornell University Press, 2011. Traduction française : *Une Muse savante ? Poésie et savoir, du "Roman de la Rose" jusqu'aux grands rhétoriquers*, trad. Roxane Feunette, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- BELLENGER, Yvonne, *Le temps et les jours dans quelques recueils poétiques du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris, Honoré Champion, 2002.
- BLAIR, Ann, *Too Much to Know: Managing Scholarly Information before the Modern Age*. New Haven, Yale University Press, 2010.
- CONLEY, Tom, *An Errant Eye: Poetry and Topography in Early Modern France*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.
- Dictionnaire de l'Académie française. Huitième édition*. Paris, Hachette, 1935.
- Dictionnaire de l'ancienne langue française*, éd Félix Godefroy. Paris, F. Vieweg, 1884.
- ENGEL William E., LOUGHNANE Rory et WILLIAMS Grant (dir.), *The Memory Arts in Renaissance England : A Critical Anthology*. Cambridge, Cambridge University Press, 2016.
- FEBVRE, Lucien, *Le Problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais*. Paris, Albin Michel, 1942.



- FORD, Philip, « Les Amours de Cassandre et l'héritage (néo)-platonicien », *La Poésie de la Pléiade. Héritage, influences, transmission*, dir. Yvonne Bellenger, Jean Céard et Marie-Claire Thomine-Bichard. Paris, Classiques Garnier, 2009, p. 87-106.
- FURNO, Martine, « Le mariage de Calepin et du Thesaurus, sous l'olivier de Robert Estienne, à Genève, en 1553 », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LXIII-3, 2001, p. 51-32.
- GIACOMOTTO-CHARRA, Violaine, « Le commentaire au *Pimandre* de François de Foix-Candale : l'image d'une reine-philosophe en question », *Albineana*, n. 24, 2012, dir. Véronique Ferrer, Catherine Magnien, et Marie-Hélène Servet, p. 207-24.
- HADOT, Pierre, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris, Gallimard, 2004.
- HAMY, E.T., « Un précurseur de Guy de la Brosse. Jacques Gohory et le Lycium philosophal de Saint-Marceau-lès-Paris (1571-1576) », *Nouvelles Archives du Musée*, 4<sup>e</sup> Série, vol. 1, 1899.
- LIMBRICK, Elaine, « Hermétisme religieux au XVI<sup>e</sup> siècle : le “Pimandre” de François de Foix de Candale », *Renaissance et Réforme*, 5, no. 1, 1981, pp. 1-14.
- MERRILL, Robert, *The Platonism of Joachim du Bellay*, Chicago, University of Chicago Press, 1925.
- MERRILL, Robert et CLEMENTS Robert, *Platonism in French Renaissance Poetry*. New York, New York University Press, 1957.
- MURPHY, Thomas, « Définir la nature à la Renaissance. Le monde et le sexe dans l'atelier du lexicographe », *Albineana*, n° 34 « Présence et paradigmes du monde naturel (fin XVI<sup>e</sup>-début XVII<sup>e</sup> siècles) », dir. Cécile Huchard. Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 25-47.
- PETRIS, Loris, « Vestiges de la bibliothèque du Cardinal Jean du Bellay », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 69, no. 1, 2007, p. 131-46.
- POUEY-MOUNOU, Anne-Pascale, « “Il n'y a plus de saisons” : saisons perturbées et perturbations saisonnières chez Ronsard », *Le Verger*, bouquet XXXIII, avril 2026, p. 1-19.
- STEINER, George, *After Babel: Aspects of Language and Translation*. Oxford, Oxford University Press, 1975.